

# Ciné.



NOTRE GRAND CONCOURS  
50.000 francs  
de prix

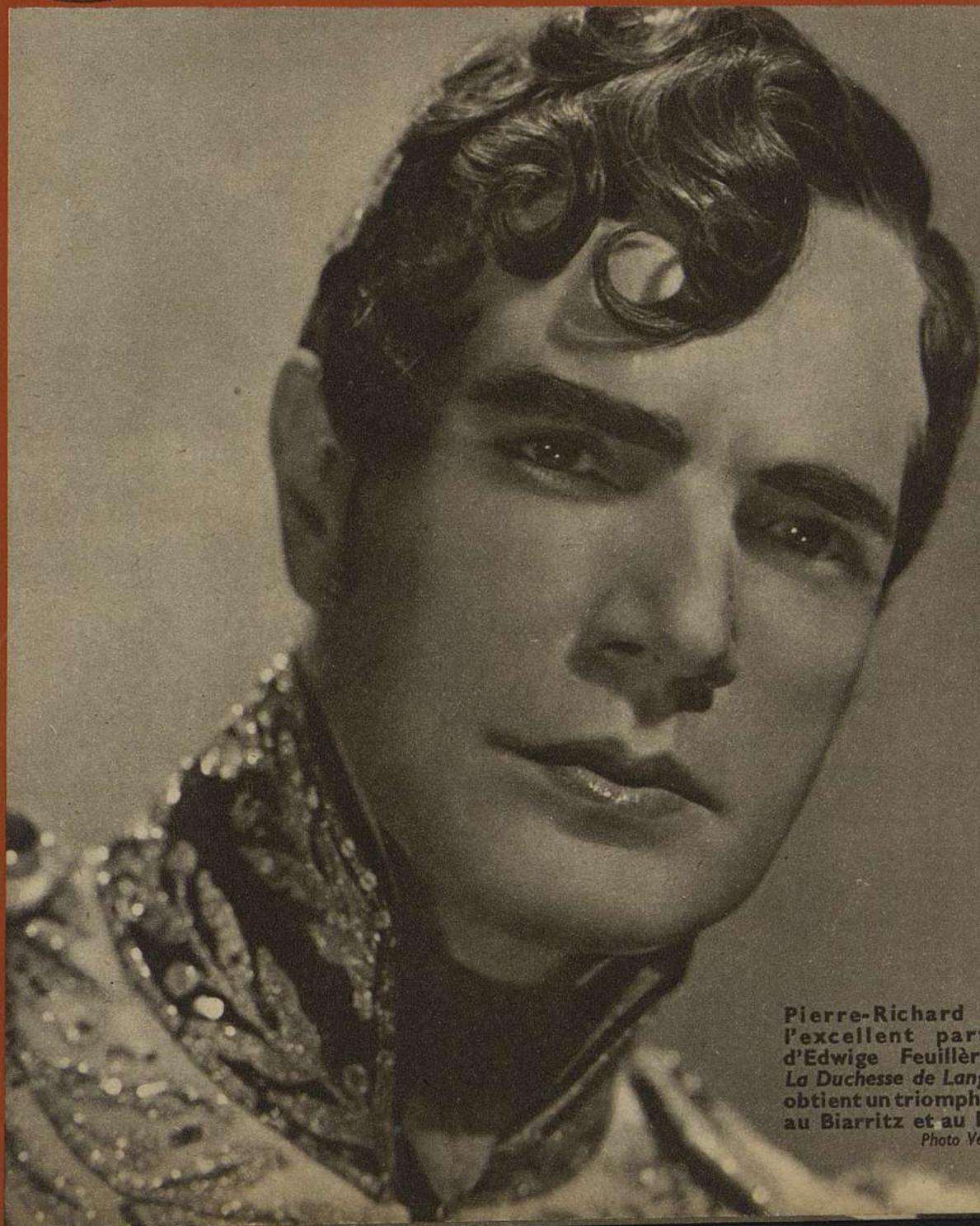
# mondial

TOUS  
LES VENDREDIS

N° 33 - 10 Avril 1942

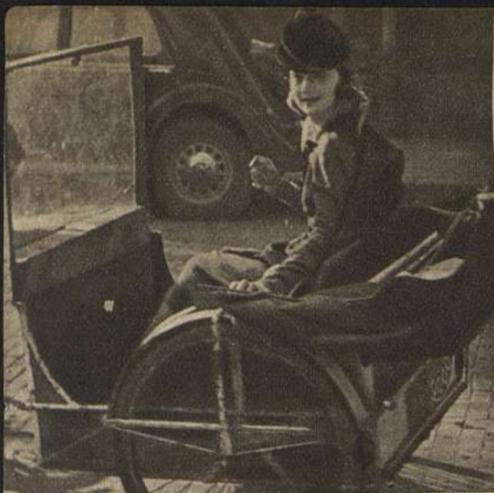
N° d'autorisation : 22

4<sup>F</sup>.



Pierre-Richard Willm,  
l'excellent partenaire  
d'Edwige Feuillère, dans  
*La Duchesse de Langeais* qui  
obtient un triomphal succès  
au Biarritz et au Français.

Photo Védis-Films



« La Duchesse de Langeais », Edwige Feuillère ayant quitté la robe romantique s'est rendue au Biarritz en ce moderne équipage.



Le soir avait lieu dans la même salle un grand gala où l'on remarquait la présence de MM. de Brinon, Magny et Galey...

Photos N. de Morgoli.

### L'HABIT NE FAIT PAS LE... CURÉ

Au cours des prises de vues de « Mamouret », Blanchette Brunoy passait son temps entre le studio et les rives de la Marna, toute proche.

Au retour d'une baignade, celle-ci, encore en maillot de bain, s'approchait de l'endroit où l'on tournait en extérieur, lorsqu'elle aperçut un digne abbé de campagne que les prises de vues intéressaient fort.

Ne voulant apparaître ainsi vêtue au digne prêtre, elle s'en fut mettre un manteau. Mais, au retour, quelle ne fut pas sa stupéfaction en voyant l'ecclésiastique tourner ainsi qu'elle.

Un bon camarade la renseigna et lui apprit que c'était l'acteur Ferval qu'elle avait pris pour le curé du village.

### OH ! PRESTIDIGITATION...

Ceci se passait au cours d'une scène de « La Nuit Fantastique ». Une trappe avait été aménagée, par laquelle devait disparaître Micheline Presle.

Saturnin Fabre devait, auparavant, exécuter quelques tours de prestidigitation. Le tour avait raté pas mal de fois, lorsque, tout à coup, dans le feu de l'action, Saturnin

Fabre disparut. Il avait été happé par la trappe.

Et, par l'ouverture béante, des pigeons enfin libérés s'envolèrent.

Le tour était enfin réussi.

### LES ENNUIS DU MARIAGE

Paradès allait épouser Micheline Presle. Non pas à la mairie du 16<sup>e</sup>, comme toutes nos vedettes, mais à Joinville, dans les studios où l'on tournait « La Nuit Fantastique ».

On ne se marie pas sans cortège et il n'y a pas de cortège sans voiture ; c'est pourquoi on chercha un coupé. On le chercha partout, en pure perte. Il n'y a pas de coupé de mariage à Paris.

— Et chez Borniol, dit un plaisantin. — Mais oui, répondit Micheline Presle, ce sera très bien. Ce sont les épouses tristes qui font les veuves joyeuses.

Le lendemain, un coupé de chez Borniol était au studio, paré pour le mariage. Mais au moment de les atteler, les chevaux trouvèrent la plaisanterie un peu ténébreuse. Ils se mirent à ruer dans les décors (c'est le cas de le dire) et les démolirent.

Devant les ruines, Marcel l'Herbier manifesta une grande joie.

— Chance ! voilà une maison en ruines, s'exclama-t-il. Je n'ai plus besoin d'en faire construire une.

On remit le mariage, congédia les chevaux et l'Herbier commença à tourner dans les ruines.

La comédie ne faisait pourtant que commencer. Le lendemain, les chevaux ne vinrent pas au studio à cause du verglas.

Le jour suivant, encore pas de chevaux ; ils avaient pris, d'ailleurs, la tête d'un enterrement de première classe...

On finit cependant par les voir arriver le surlendemain et l'on maria les jeunes gens.

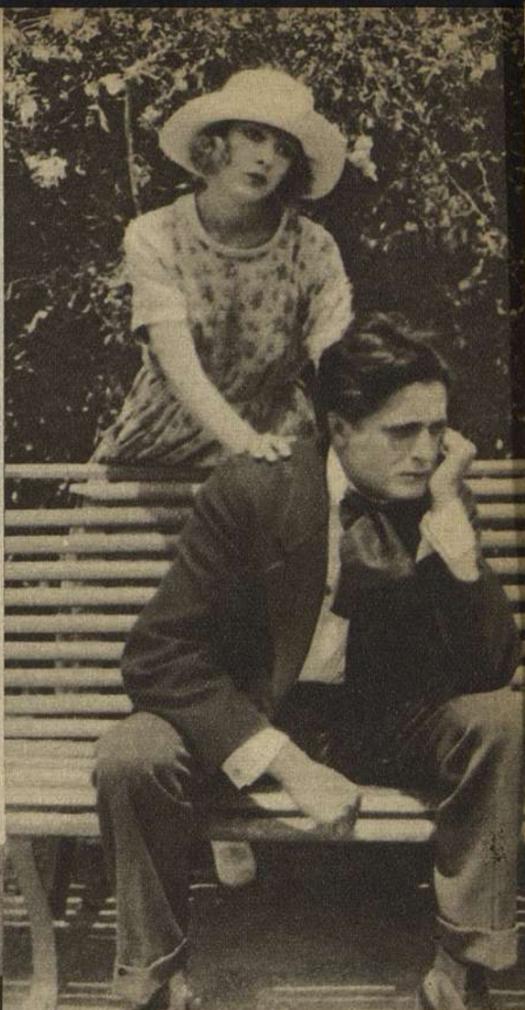
Le soir, pour rentrer à Paris, Marcel l'Herbier, Micheline Presle, Fernand Gravey, Christiane Nérè, Paradès et Vitold se tassèrent sur le char de Borniol.

Ce fut un retour triomphal.



...et le charmant couple : Madeleine Renaud, Jean-Louis Barrault.

On fête la sortie de « Dernière Aventure » ! Blanchette Brunoy et Jean Max trinquent au succès du film...



Henry Bosc dans un film muet où il jouait avec émotion un personnage sympathique.

**P**OURQUOI ? Parce qu'il est brun, l'œil noir et la bouche acérée, quand il vent ? Parce que ses traits réguliers, qui ne se soucient guère des années, gardent une beauté impressionnante ? Mon père, quoi qu'il en soit... et qu'il en ait, depuis que je suis en âge de comprendre une histoire, incarne sous mes yeux les traits, les bandits, les « vilains », les amants volages ou fatals, les voleurs pleins d'astuce, toujours trompant, presque toujours aimé, implacable, souriant et cruel.

J'ai cinq ans ; dans la salle obscure et poussiéreuse d'un cinéma de Marseille s'agitent sur la toile blanche des hommes et des femmes qui, pour être muets, n'en sont pas moins actifs. Le film a pour titre : *Le sang des Finoël*. C'est probablement la première fois que j'assiste à la projection d'un film ; je regarde, mes yeux sont grands ouverts et ma bouche encore plus, car on m'a donné, pour me faire être sage, une énorme dragée dite « de Verdun », que papa a rapportée d'Epinal.

Mais voici qu'au cours des épisodes décousus, incompréhensibles pour ma cervelle d'enfant, je découvre un lien inattendu : je reconnais papa. Il court, poursuivi par un vieil homme et une vieille femme qui sortent d'une petite maison campagnarde. Il court, et son visage exprime l'effroi, la douleur ; je ne comprends rien à l'intrigue ; je cherche parmi les images précipitées à découvrir de nouveau le cher visage, et ma bouche distendue par la dragée et l'étonnement, laisse échapper mon bonbon. A quatre pattes sous les fauteuils, je cherche ma dragée de Verdun, et je la trouve enfin tout empoussiérée,

Mon père, ce beau traître au sourire si doux...

par DENISE BOSCO

le film peut continuer ; je me remets à chercher papa et à essayer de comprendre ce qui lui arrive.

Je n'ai retenu, de ce premier contact avec mon papa acteur, personnage mythique, héros d'une histoire triste à n'en pas douter, que ce visage traqué, ces yeux d'épouvante, et les trois couleurs poisseuses de ma dragée que je fis trois fois rouler sous les fauteuils...

Le métier de papa et de maman, leur métier de comédiens, n'était pas alors pour moi cette féerie qu'imaginaient volontiers mes camarades d'école ; ce que j'en pouvais deviner, même transformé par ma fantaisie enfantine, n'était ni plus ni moins impressionnant que les épisodes de la vie épicière, bourgeoise en tous genres des parents de mes amies. Pendant des années, j'entendis parler des *Romanesques*, du *Détour*, du *Cid*, des *Coteaux du Médoc* et d'*Andromaque* sans frémir d'espoir à l'idée d'interpréter un jour des rôles que se partageaient papa et maman. C'était leur « métier » ; je ne les voyais pour ainsi dire jamais au théâtre.

J'essaie ainsi de faire comprendre pourquoi papa ne m'inspira dans mes années d'enfance que de rares mais fulgurantes émotions.

Parmi un fatras de photos anciennes que ma grand-mère conservait dans un tiroir de son buffet, j'en avais découvert une du *Sept de trèfle*. Ce film muet à eu, je crois, un grand succès ; je n'en ai pas gardé un souvenir beaucoup plus net que *Le Sang des Finoël*.

Tout de même, j'avais bien compris, en m'aidant de quelque *Film Complet*, que papa, beau jeune homme tendrement aimé d'une fort jolie femme, joueur aussi malchanceux qu'effréné, était poursuivi dans une débâcle qui le conduisait jusqu'à Cayenne, par cette carte maudite : le sept de trèfle.

Je revois cette photo, comme si quinze ans ne s'étaient pas écoulés depuis ma découverte du tiroir aux souvenirs : papa derrière une grille, en forçat, accroché aux barreaux, agrippé à ces barreaux de toute la force de son désespoir. Papa, mon papa à moi, si beau, si bon, si noble, vêtu de cette défroque ignominieuse, enfermé dans cette cage ; et surtout, mon papa affreusement malheureux, traqué, humble dans la conscience de sa misère. Cet homme n'était pas le héros d'un film, ce n'était pas cet anonyme qu'arrivait cette terrible chose, mais à mon papa, à l'Henry Bosc de mes heureux jours d'enfance. J'aurais voulu le délivrer, lutter contre tous ses ennemis ; eussé-je rencontré incidemment les acteurs qui interprétaient ces rôles, je ne leur eusse pas adressé la parole, par représailles.

Bien des années plus tard, — j'avais quatorze ans — papa m'emmena au Mans, pour un jour, où il jouait en représentation *La Rafale*, avec Mme Pierrat, de la Comédie-Française. Jour faste, qui reste en ma mémoire, éblouissant. Mais ceci serait une autre histoire...

Dernière scène du dernier acte. Papa, qui a un peu évolué vers le séducteur sans aveu, encore que celui-ci soit assez sympathique, papa s'appelle Robert de Chacéroty. (Oh ! cher théâtre, dont les héros se nomment Grâce de Plessans, Vicomte des Charmuses, André de Bardannes, et tant d'autres, si nobles, si imagés, qu'au seul bruit de ces noms le spectateur sait qu'il a devant lui un releveur de torts, ou bien un traître.)

Papa a dû emprunter à une femme une certaine somme, ou des bijoux et, ne pouvant rendre cet argent à sa maîtresse en temps voulu, il se tue.

« — Ma chère, disait-il en substance à la femme éplorée, ne vous inquiétez pas pour

moi ; j'ai raté ma vie, je disparaîs, c'est bien ainsi. Je vais me brûler la cervelle avec un revolver ; et pour que le coup soit sans pardon, j'adapterai une règle au canon de ce joujou. »

Ce résumé n'est qu'un à peu près. J'ai relu bien souvent depuis *La Rafale* ; mais c'est ainsi qu'alors je compris le drame.

Robert de Chacéroty disparaissait derrière une porte, la fermait à clé ; la dame restait seule un moment ; la détonation partait ; la salle frémissait ; la dame se précipitait sur la porte, essayait de l'ouvrir, puis s'écroulait contre elle en hurlant : « Robert ! Robert ! Robert ! », et le rideau tombait. Papa était mort.

Pour rien au monde je ne me serais levée de mon fauteuil en même temps que les spectateurs ; les larmes coulaient de mes yeux sur mes mains comme d'une fontaine ; mon papa s'était tué. Derrière cette porte de carton je voyais son cadavre en habit, les bras en croix, le revolver joujou et la règle dans sa main encore chaude.

En chancelant, — à travers mes larmes je ne distinguais presque rien — je gagnai la loge de papa. Il était là, encore maquillé, dans son peignoir rouge, causant et riant avec plusieurs amis qui venaient de l'applaudir.

Mon entrée fit sensation : un chiffon mouillé, une loque dégouttante de larmes, une pauvre petite orpheline. On me cajola aussitôt ; papa me prit sur ses genoux, essayant de me faire rire. On disait : « Comme elle est sensible ! Elle fera du théâtre. Comme elle ressemble à son père... »

Enfin, ce fut le « parlant ». Les rôles de traîtres, les bandits succédant aux aigrefins... *Adieu les beaux jours*, *Le miroir aux alouettes*, *L'Assommoir*, *Roger-la-Honte*... Cherchez, cherchez bien, un film où papa soit sympathique et honnête, de *La douceur d'aimer* à *Hôtel du Nord*, en passant par *Le baron Tzigane*, vous verrez se peindre tous les sentiments de bassesse, de frivolité, de haine et de meurtre sur un visage.

Il meurt dans *Roger-la-Honte*, et la foule acclame sa mort. Il meurt dans *Le Cap perdu*, et la salle pousse un soupir de soulagement.

Depuis un an et plus on lui choisit, à la Porte-Saint-Martin, les plus affreux gredins : Jacques, des *Deux Orphelines* ; M. de Gonzagues, du *Bossu* ; Jacques Gaud, de *La Porteuse de pain* ; Concini, de *La Bouquetière* ; et presque toujours la pièce finit en apothéose sur son corps étendu... et toujours la petite fille que je suis restée pleure à contre-sens.

D. B.

Dans « L'Assommoir », inspiré du roman de Zola, Henry Bosc était un ivrogne que sa passion entraînait aux pires brutalités.

(Photos Archives et Lido.)



Instantanés

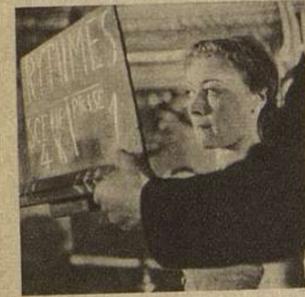


La danse... poésie des gestes et grâce des attitudes!...  
Voici une jeune danseuse à la barre d'entraînement.



« Le danseur et l'accessoiriste »... Ce n'est pas une fable contée en ombres chinoises, mais une photo de travail du film Serge Lifar.

## Lifar tourne "Symphonie en blanc"



Le cinéma a d'abord rendu visite à l'Opéra. Il est venu avec ses gros projecteurs, ses appareils, ses câbles-serpentins, sa claque, ses maquilleurs, son metteur en scène et ses assistants, qui dansèrent leur ronde autour du ballet de Giselle.

Ensuite, l'Opéra a rendu sa politesse au cinéma. Ces demoiselles sont venues gentiment aux studios des Buttes-Chaumont avec tout leur savoir. Il a fallu souventes fois rabattre ces demoiselles dans le champ de l'appareil dont elles s'écartaient en deux cabrioles et trois entrechats. Mais, finalement, elles se sont apprivoisées. Et c'est ainsi que les rats de ville sont devenus les rats des « champs »...

Le film s'appellera *Symphonie en blanc*. Il aura 1.300 mètres et se divisera en trois parties, les deux premières portant sur l'histoire et la technique de la danse, la troisième sur l'évolution du ballet romantique jusqu'au ballet symbolique ou mythique moderne.

Il s'agit donc d'un film culturel dirigé par le docteur Ardouin, mis en scène par René Chanas, enrichi de musique signée Henri Sauguet et commenté par moi... nous dit notre aimable confrère Léandre Vaillat.

« Mais, naturellement, ajoute-t-il, le véritable auteur, l'âme de ce film, c'est lui... »

Lui, Serge Lifar. Vêtu d'un petit pourpoint noir et d'un maillot collant bleu roi, il se prête docilement au peigne du perrequier, tandis que sa partenaire, Suzanne Lorcia, se fait nonchalamment talquer les mollets.

Pour la troisième fois, ils vont danser un fragment du *Lac des Cygnes*.

Un seul pianiste rythme les pas en comptant la mesure d'une voix tonitruante et slave : « Un !... deux !... trois !... quatre !... »

Serge Lifar s'élançait avec Lorcia sur la scène frangée de velums blancs et la magie commence.

Magie des jambes qui tissent leurs derniers pas subtils, magie des corps qui dansent leur agonie, magie des bras qui succombent ingénieusement et magie des doigts qui pantèlent savamment.

Le cygne Lorcia expire dans les bras d'un Lifar éperdu. Une plume volète !

« Tout est mauvais ! hurle Serge Lifar, en frappant du pied, c'est terrible !... encorre une fois !... »

Et les cinéastes s'inclinent.

Serge Lifar, en pleine possession de ses moyens, veut transmettre sa foi, ses secrets, ses trouvailles et laisser à la pellicule le reflet le plus pur de son génie.

Serge Lifar ne tourne pas seulement un film...  
Il tourne son testament.



Serge Lifar, danseur et cinéaste voue tous ses talents à la danse.



Photos de Greno.

# La Danse et le Cinéma

# Les Films

par  
DIDIER  
DAIX

## LE PONT DES SOUPIRS

MICHEL ZEVAGO est à l'honneur dans les studios italiens, où son roman fameux *Le Pont des Soupirs* a inspiré un film. Ce fut pour le metteur en scène Mario Bonnard l'occasion de réaliser avec un luxe digne d'un meilleur emploi et un faste nécessité par le temps et le lieu d'une intrigue qui se déroule en 1500, dans la Venise des Doges.

On imagine ce que cela donne. A ce point de vue, on n'est pas déçu et les attentats, les emprisonnements, les évasions, les trahisons, les combats et les serments d'amour nous sont prodigués sans compter.

L'ardente Paola Barbara, la tendre Mariella Lotti, le bel Otello Toso, le robuste Virgilio Riento, nouveau Maciste, et Giulio Donadio le traître, sont les interprètes de ce film qui, sinon par la technique, du moins par l'inspiration, nous reporte quelques dizaines d'années en arrière. La production italienne a toujours affectionné les reconstitutions historiques.

## LA DUCHESSE DE LANGEAIS

Voilà un film qui est la preuve par plus de neuf de l'importance, de la prépondérance, de la suprématie que peut prendre le scénariste dans la confection d'un film, Jean Giraudoux emprunte son sujet à Balzac. Mais la forme seule compte. On le retrouve tout entier avec sa prose lumineuse, son intelligence aigüe, sa subtilité satanique, ses acrobaties littéraires, dans ce film

"Le Pont des soupirs" fait revivre les fastes de Venise au XVI<sup>e</sup> siècle.



Edwige Feuillère, la belle Duchesse de Langeais, dans le film de Baroncelli.

Photo Védis-Film.

qui grandit tous ceux qui l'approchent. Jacques de Baroncelli, qui n'a jamais réalisé une mise en scène aussi parfaite, Edwige Feuillère dont le talent trouve un merveilleux emploi, Pierre-Richard Willm qui a une allure, une autorité, une émotion dont nous ne nous doutions pas. Quant à Balzac, il n'est nullement diminué. C'est une belle et douloureuse histoire d'amour. La duchesse de Langeais est une femme avec tout ce que cela comporte de coquetterie et d'inconscience et de rouerie.

Elle fut une amoureuse au cœur déçu et se venge sans le savoir et sans le faire exprès avec un raffinement qui frise la cruauté. Cela dure jusqu'à ce qu'elle ne soit plus qu'une amoureuse éperdue prête à se casser la tête et le cœur contre un irréparable qu'elle n'avait pas prévu et qui la meurtrit elle-même. La fin nous vaut quelques scènes d'une cruauté qui froisse les nerfs et disperse les préjugés.

On sent cependant que Jean Giraudoux, maître de lui, n'est pas encore maître de son métier cinématographique. Mais on imagine aussi que lorsqu'il aura mis bien au point ce qui n'est encore qu'un fatras de conceptions admirables, il ne sera pas loin de réformer toute la technique cinématographique actuelle.

Aux côtés d'Edwige Feuillère et de Pierre-Richard Willm, meilleurs que jamais, on a

Photo Scalera.

plaisir à voir et surtout à entendre Jacques Granval, Georges Grey, Catherine Fonteney, Jacques Varennes et Georges Mauloy. On ne peut mieux dire la qualité de l'interprétation qu'en soulignant que des artistes comme Lise Delamare, Simone Renant, Marthe Mellot, Elmire Vautier, ne font pas autre chose, en somme, que de la figuration intelligente. Citons encore, selon la formule consacrée, Irène Bonheur, Paul Faivre, Hélène Constant et Dorothee Luss. La musique de Francis Poulenc a, elle aussi, droit à bien des éloges.

Ce premier film de Jean Giraudoux brille comme un phare sauveur dans la médiocrité d'une production qui n'a pas toutes les excuses. Si, réveillant une vieille querelle, on tentait d'opposer la valeur d'un film comme *La Piste du Nord*, dont la remarquable mise en scène fait oublier la faiblesse d'une intrigue indigne d'elle, à celle de *La Duchesse de Langeais* qui doit tout à son scénario, on serait tenté de constater que l'émotion qui se dégage de celui-ci est supérieure à celle du premier en qualité comme en efficacité.

Arletty porte, dans *Boléro*, avec son charme si personnel, les plus somptueuses toilettes.



Photo Pathé-Cinéma.

## BOLÉRO

La pièce était délicieuse. Le film l'est un peu moins. Le grand mérite de Jean Boyer qui, par ailleurs, n'a pas toujours su donner une forme cinématographique à son film, est d'avoir su lui garder, en dépit de quelques coupures et de différentes scènes nouvelles, l'esprit que Michel Duran avait prodigué à son *Boléro* théâtral.

L'attrait de l'intrigue réside dans l'inattendu des situations. Il nous mène de surprises en surprises avec tant de joyeuse fantaisie, que le spectateur, quoique dupé lui-même, ne peut reprocher à l'auteur de lui avoir tendu un piège et de l'avoir fait marcher. La qualité du dialogue fait le reste.

Arletty, qui est la vedette du film, est peut-être une des artistes les plus savoureuses de ces dernières années. Mais c'est avant tout une fantaisiste. Le rôle qui lui est confié ne lui permet pas de déployer les qualités qui firent son succès dans d'autres productions et son charme canaille, son esprit acidulé, sa verve piquante n'ont pas leur place ici. Par ailleurs André Luguet, et son adresse narquoise, Denise Grey et sa fantaisie ébouriffée, Meg Lemonnier et tout son charme, Jacques Dumesnil, André Bervil, Christian Gérard et Louis Salou, fin comédien, qui marche actuellement à pas de géant, donnent à ce nouveau *Boléro*, une séduction qui n'est pas négligeable.

## LE PRINCE CHARMANT

Sans la mascarade finale et la bagarre qui s'ensuit et qui est techniquement fort bien réalisée, ce film dû à Michel Duran pour le scénario et à Jean Boyer pour la mise en scène, serait tout à fait réussi.

C'est une aimable comédie. Le postulat en est charmant. L'aventure qu'encourage un brave homme de photographe qui se laisse prendre au même piège, a bien de la séduction. L'action est adroitement conduite et ses renversements savent en renouveler l'intérêt.

L'interprétation est agréable avec Lucien Baroux, fin et spirituel comédien. Renée Faure, petite Danielle Darrieux tendre et rêveuse, Robert Arnoux, l'excellent Florencie, Germaine Lix, Christian Gérard, Louis Alibert, la jolie Sabine Andrée et l'ardent Jimmy Gaillard.

Renée Faure et Jimmy Gaillard, le jeune couple du "Prince charmant".



Photo C. C. F. C.

Mais il est seul et sans amour

MESDAMES, celui de qui chaque jour vous écoutez la voix, votre idole, à qui vous pensez à chaque instant... il est à Paris.

Il est revenu après tant d'années d'absence. Il reparait sur une scène qu'il avait quittée en 1937.

Déjà cinq ans, dites-vous, et pourtant c'est comme si c'était hier. Pourtant...

Les films qu'il a tournés étaient là pour vous faire oublier son absence. Aussi, c'est avec une joie fébrile que déjà vous vous précipitez aux guichets afin de le voir et surtout de l'entendre.

Nous avons eu la bonne fortune d'assister à la réception de presse qui se fit dans ses appartements.

Très cordialement, il reçut tous ceux qui l'ont aimé dès le premier jour, et même ceux qui l'ont combattu avec acharnement.

Mais les réceptions ne doivent pas



Encore un petit verre de champagne avec le Professeur Golluer, commanditaire-gérant de l'A. B. C.

être les amies de Tino Rossi, car subrepticement il s'en fut avant la fin.

Aussitôt, accompagné d'un reporter photographe, nous le suivîmes.

Après avoir descendu les Champs-Élysées, il pénétra dans un cinéma où l'on projetait son film : *Fièvres*.

Hélas ! un monde fou. Il lui fallut faire comme tout le monde et s'accouder à la balustrade pour voir le début du film. Bienheureux hasard, puisqu'il nous permit de réaliser un reportage inespéré.

Une charmante jeune femme se trouvait à côté de lui, lorsque soudain in-

# Vous vous êtes assise à côté de Lui

## TINO ROSSI est à PARIS



Mais je le signe toujours moi-même !

naître l'idole de ses sœurs les femmes.

Maintenant, grands couturiers à vos rangs : les robes de femmes se porteront aux couleurs de M. Tino Rossi. Le gris et le bleu marine seront de rigueur. Fleuristes, achetez des roses, car bientôt vos boutiques seront dévalisées. C'est ainsi que bien souvent la mode prend corps. Une vedette a passé, avec elle ses goûts et sa personnalité, et tout a changé.

Jack FORS.

Photos N. de Margoll.

Laquelle préférez-vous ? — Je vous trouve mieux en chair et en os.

triguée, elle s'adressa à Tino Rossi et lui demanda :

— Excusez-moi, monsieur, mais vous êtes bien monsieur Tino Rossi ?

— Mais oui, mademoiselle.

— Oh ! monsieur, j'aimerais avoir le plaisir de vous poser deux ou trois questions.

— Mais mademoiselle, vous êtes journaliste ?

— Oh ! non, monsieur, je suis une de vos admiratrices. Je serais si heureuse de pouvoir dire à mes petites amies : « J'ai parlé à M. Tino Rossi. »

C'est ainsi que deux jours plus tard Mlle Germaine Fouquet franchissait toute tremblante le hall de ce grand hôtel où il est descendu.

Le portier étonné ne voulait tout d'abord pas la recevoir. Ce ne fut qu'après avoir demandé les ordres à Tino Rossi qu'il laissa monter la jeune admiratrice.

*Ciné-Mondial* était présent, comme de bien entendu, et voici ce que Mlle Fouquet demanda à Tino Rossi :

— Quelles sont vos fleurs préférées ?

— Les roses, car ce sont les reines des fleurs.

— Vos costumes sont de quelles couleurs ?

— De préférence bleu marine ou gris.

— Aimez-vous danser ?

— J'aime énormément danser, surtout les valse.

— Aimez-vous le jazz ?

Il faut payer pour aller au cinéma, n'est-ce pas Tino Rossi ?

C'est vraiment étonnant ce que cette voix peut ressembler à la mienne.



← Un autographe, oui, mais un vrai !

— Il y a jazz et jazz. J'aime tout ce qui a une signification pour l'oreille et qui se trouve par là être beau.

— Etes-vous toujours content de retourner dans votre pays natal ?

— Je suis très heureux lorsque, entre deux films ou deux tours de chant, je peux aller embrasser mes parents en Corse.

— Que pensez-vous des femmes parisiennes ?

— Je les adore.

— Enfin quels sont vos projets ?

— Essayer de trouver un bon scénario comme celui de *Fièvres* et, avec le même esprit de collaboration entre le metteur en scène et moi-même, essayer de l'interpréter de mon mieux. Je vais faire aussi des tours de chant et j'enregistrerai quelques chansons.

— Je vous remercie, mais avant de vous quitter, pourrais-je avoir une photo dédicacée ?

— Mais avec plaisir.

C'est ainsi qu'une midinette qui passait sa soirée au cinéma parvint à con-



# DANS LES STUDIOS...

APRÈS AVOIR VOYAGÉ

## JACQUES DE CASEMBROOT

retrouve son métier...

Après avoir été un réalisateur d'avant-garde, il vient d'achever une comédie sentimentale.

JACQUES DE CASEMBROOT vient de terminer, aux studios de Courbevoie, les prises de vues de « L'Ange Gardien ». Après le travail du studio, celui du laboratoire entre en jeu, car le metteur en scène monte lui-même son film d'après un scénario original de Charles Vildrac.

Pour être à peu près ignoré du public actuel, le nom de Casembroot n'est pourtant pas celui d'un inconnu. C'est aussi, en dépit de sa jeunesse, un homme qui connaît son métier et qui l'aime. Il débuta dans le cinéma au temps du muet et ses premiers films furent remarqués par les promesses qu'ils apportaient. Ce fut, tout d'abord, « Le Perroquet vert », d'après le roman de la Princesse Bibesco, qu'interprétaient trois bons acteurs de cette époque, morts tous trois aujourd'hui : Pierre Batcheff, Bérange et Edith Jehanne. Un autre film muet, « Les Taciturnes », avec Jean Dehelly, Michèle Verly et Jim Gérald, évoquait l'atmosphère marine des ports et confirmait les dons de son auteur. En 1932, J. de Casembroot abordait



Jacques de Casembroot (à gauche) et les principaux interprètes du film : Lucien Baroux, Roger Duchesne, et Elen Dosa, autour de la petite Carlettina...

le parlant avec « Laurette ou le Cachet rouge », dont Jim Gérald et Kissa Kouprine étaient les interprètes. Et, enfin, ce fut une curieuse petite bande qui fit les délices du public des Ursulines : « Ernest et Amélie ou Le cruel destin », parodie du film de 1910, bête sur une chanson de l'époque, dans un style volontairement caricatural.

Quelques courts métrages encore, des sketches, et puis Casembroot partit en voyage, abandonnant le cinéma...

Résiste-t-on aux sollicitations quand on a, pendant sept ou huit ans, connu l'atmosphère des studios ? Casembroot, encouragé par le metteur en scène J. de Limur, qui l'incitait à reprendre sa place dans la jeune équipe française, fit sa rentrée comme assistant de Jean de Limur, pour « L'Age d'or », dont il devait également effectuer le montage. Première étape, bientôt suivie d'une autre. J. de Casembroot se vit confier la mise en scène de « L'Ange Gardien », passant ainsi du film d'avant-garde à la comédie sentimentale.

— J'ai eu surtout le plaisir, nous confie le réalisateur, de diriger une vedette comme on en voudrait dans chaque production, la petite Carlettina, une enfant de neuf ans, qui a déjà toute la conscience, toute l'habileté d'une véritable artiste.

Non seulement elle sait toujours son texte, mais elle connaît aussi celui de ses partenaires. Elle n'oublie pas les scènes tournées, les détails d'accessoires ; elle n'était jamais la dernière à nous rappeler les exigences du « raccord »... Elle est entourée d'une troupe excellente, avec Lucien Baroux, Roger Duchesne, Elen Dosa, de l'Opéra, Jacques Varennes, Irène Corday, Labry, Jeanne Fusier-Gir, Walter, Demange et Catherine Fonteney...

« L'Ange Gardien » marque la rentrée d'un réalisateur sur qui l'on peut fonder quelques espoirs, au moment où le cinéma français semble enfin faire confiance aux jeunes.

Pierre LEPROHON.



Avant de rentrer à Paris, Mireille Balin a terminé à Nice « L'assassin a peur la nuit », d'après un scénario de Pierre Véry.

La production parisienne travaille activement sur la Côte d'Azur. Marcel Carné prépare son nouveau film, un « fabliau » du moyen âge, « Les Visiteurs du soir », pour qui on a pressenti Marie Déa, Fernand Ledoux et Jules Berry. Dans la cour du studio on construit déjà un château fort du XV<sup>e</sup> siècle.

Aux environs de la ville, des caméramen tournent des extérieurs, profitant du clair soleil qui luit déjà. Le beau temps ne fait pas re-

lâche. De Paris, il y a trois semaines, nous voyions débarquer le romancier Pierre Véry, dont on va réaliser « L'Assassin a peur la nuit ». Il était en compagnie du metteur en scène Jean Delannoy. En quelques jours, ils allaient achever le découpage du film et préparer la venue des artistes : Louise Carletti, Marguerite Moreno, Maud Saint-Ange, Jean Chevrier, Gilbert Gil, Guisol, etc. Mireille Balin, qui interprète également un rôle important, était déjà sur place.

Six semaines de Côte d'Azur. On pourrait envier ces vedettes. Songeons plutôt que ce seront six semaines de fatigue, car le métier d'artiste compte bien ses revers de médaille.

Ph. N. de Margoli.

## PENDANT QUE "L'ASSASSIN A PEUR LA NUIT"...

SUR LA CÔTE D'AZUR

Pendant qu'on mettait ainsi la dernière main à l'œuvre, Louise Carletti attendait à Paris l'instant de prendre le train.

On lui signifia son départ vingt-quatre heures d'avance ; ce fut un véritable coup de foudre. Ses malles et valises n'étaient pas prêtes. Elle ne perdit pas une minute ; à quatre heures de l'après-midi, on emmenait ses malles à la gare de Lyon, et nous eûmes la chance de la surprendre au moment où elle rangeait dans sa valise une boîte de cigarettes. Louise Carletti, qui ne fume pas depuis longtemps, est devenue une grande fumeuse. La passion grandit avec le talent.

Nous reverrons Louise Carletti à Paris dans un mois et demi, où elle doit tourner deux films.

## ...LOUISE CARLETTI fait ses malles

sans oublier ses cigarettes.



## "Dernier atout..." la première carte d'une équipe de jeunes

C'EST à Carical que Maurice Aubergé, le scénariste de *Dernier Atout*, a situé l'action d'un film dont Jacques Becker vient d'entreprendre la réalisation.

Ne cherchez pas Carical sur la carte ! C'est une ville fantôme uniquement faite de façades et d'intérieurs et qui se déplace d'un jour à l'autre de Joinville à la rue Francœur, selon la fantaisie de ses créateurs. À en juger par le coup d'œil, on peut cependant la situer dans l'autre hémisphère, en Amérique du Sud sans aucun doute... Un vaste décor très aéré, très clair, était planté ces jours derniers : une galerie au delà de laquelle on aperçoit des palmiers, de hautes maisons blanches, des édifices de style baroque... Ce n'est pas seulement la présence de quelques jeunes gens en costumes de toiles, en veston clair qui donne à tout cela son cachet exotique, mais cet ensemble où il y a de la lumière, de l'indolence, de la chaleur...

Nous sommes au Club des Aspirants de police de Carical. C'est le metteur en scène Jacques Becker qui nous renseigne en surveillant du coin de l'œil la préparation d'un travelling. Carical forme des policiers. Ce n'est donc pas malgré son caractère aimable, l'Eden qu'on pourrait croire.

Tous ces jeunes gens aspirent à devenir de fins limiers. Les deux « vedettes » du Club des Aspirants sont Clarence et Montès, alias Rouleau et Georges Rollin. Rien d'étonnant par conséquent à ce qu'on les jalouse un peu. Ils sont d'ailleurs si habiles l'un et l'autre qu'un vrai crime ne parviendra pas à les départager ; ils seront reçus « majors » ex-æquo...

— N'allez pas supposer après cela, nous dit Raymond Rouleau que *Dernier Atout* soit

un film policier, c'est un film d'aventures bien construit, attachant par son sujet et par son cadre... Quant à mon rôle, il me change heureusement des personnages romantiques que je n'aime pas jouer trop souvent...

Jeune, élégant, Raymond Rouleau sera sans aucun doute un policier sympathique, autre particularité de ce nouveau film qui en a d'autres. Et tout d'abord, celle d'être une œuvre de jeunes. Du producteur aux interprètes, en passant par le scénariste, le réalisateur, les assistants, on ne trouve guère que des moins de trente ans... *Dernier Atout* sera pour ceux-là une première carte et la bonne, espérons-le !...

Mireille Balin, rentrée de Nice ces jours derniers, rejoindra bientôt au studio ses camarades. Elle est arrivée à Paris par un matin brumeux, un peu fatiguée du voyage, mais les bras chargés de fleurs et quand même souriante de retrouver Paris. En attendant de tourner, elle s'occupe de ses robes...

Enfin *Dernier Atout* nous révélera une débutante, Catherine Cayret, et ramène au cinéma deux acteurs du muet : Jean Debucourt et Gaston Modot, qui avaient depuis de longs mois déserté nos studios.

Pierre ALAIN.

Ph. Essor Cinématographique Français.

Est-ce la bonne chère qui réjouit ainsi Lucien Baroux ?



Raymond Rouleau, aspirant de police dans le nouveau film de Jacques Becker.





Photo Nick de Morgall.

Albert Préjean égale ses compagnes de voyage, Danielle Darrieux, Suzy Delair et Junie Astor, en leur contant des histoires.

# La réalité de l'avenir

Le voyage de vedettes françaises en Allemagne

Le destin de ce voyage, pour elle, n'est pas tout à fait semblable au nôtre, où une curiosité extraordinaire domine. Puis, à mesure que les kilomètres s'enrouleront comme un fil sans fin, au bobinage des roues, cette vedette un peu mystérieuse, qui vit son beau roman intérieur, s'humanisera... Bientôt même, comme les autres, elle prend sa place à la belote... et déclare d'entrée un carré de valets... ah ! ces grandes amoureuses !

Cependant que le Dr Diedrich, pour écourter les heures prisonnières des rails, veille sur nous avec un dévouement si amical que Suzy Delair s'écrite dans un de ces mouvements primesautiers dont elle a le secret :

— Mais vous êtes un type épatant, docteur !

Pour ceux qui ne jouent pas, le phono égrène des airs de films.

Le paysage, peu à peu, fond dans la nuit... La clochette du wagon-restaurant a réuni ses fidèles... Les couchettes ont été dépliées. Le premier au lit voudrait être André Legrand, mais les joueurs en disposent autrement.

— Ces poètes, affirme René Dary qui ressent vraiment une vocation de titi parisien, d'autant plus irrésistible qu'il s'éloigne davantage de la capitale... ces poètes, notre réalité ne saurait leur suffire ; il leur faut toujours des rêves !... Allons, encore une petite belote, André Legrand !

— Belote et rebelote, assure Junie Astor d'une voix impassible.

— Zut, zut, coupe la pétulante Viviane Romance qui ne peut pas supporter la guigne. J'avais cependant un cœur...

— A prendre, soupire René Dary, qui songe déjà à jouer le Don José aux côtés de celle qui sera bientôt Carmen.

Préjean, plus raisonnable, dit à son tour :

— Il serait peut-être convenable d'aller nous coucher !

— Oh ! pas encore, Albert !

C'est la suave et toujours jolie Danielle Darrieux qui regarde ses cartes sérieusement et lance au plafond de la cabine des volutes de tabac blond.

Dans la nuit, nous semblons une petite colonne très fraternelle, très unie. Nous sourions, rapprochés et confiants, tandis qu'à grandes foulées, parmi les campagnes endormies, le train nous emporte vers l'Allemagne.

Nous avons franchi la frontière sans même nous en être aperçus, tellement le Dr Diedrich a mis de discrétion pour nous faciliter la douane ainsi que la vérification des passeports...

Dans la nuit, ce pays où nous voguons n'a plus pour nous de confins très précis, ou plutôt c'est un peu comme une grande patrie qui se serait dilatée en même temps que l'espace ; c'est l'Europe !... mieux que le rêve, peut-être la réalité de l'avenir !

Priviliégée, seule dans sa cabine, Danielle Darrieux se montre d'abord un peu rêveuse.

(A suivre.) PIERRE HEUZÉ.

# Mieux qu'un rêve...

## DÉPART

LA gare de l'Est, avec, au loin, dégagés des verrières, les rails, ces artères où bruit au passage des grands trains tout le sang de l'Europe.

Sage, encore au repos, le rapide Paris-Berlin, dans un moment, au miroir de ses vitres, va piéger les paysages...

Sur le quai, le piétinement des départs... Mais ces femmes aux bras chargés de fleurs, ces hommes élégants à demi bloqués par une foule curieuse et saisis au vif par les appareils photographiques, les caméras et les antennes du micro ? Vous les connaissez, nous les reconnaissons : Danielle Darrieux, qui a l'air d'une enfant mutine à la veille des échappées estivales ; Viviane Romance, à la toison rousse et belle comme un lion ; Junie Astor, un peu énigmatique ; Suzy Delair, nez au vent, la lèvres en accroche-cœur... puis Albert Préjean, qu'un porteur, tout de suite, baptisa « Toto » ; René Dary, très gavroche parisien ; un auteur, André Legrand... Tels sont les artistes qui, dans un moment, vont rouler vers l'Allemagne, afin de prendre contact avec le Cinéma d'un grand pays.

11 h. 20... Nos confrères parisiens guettent l'écho ultime et tentent de surprendre la dernière pensée de ceux qui, pour la première fois depuis la guerre, vont être les hôtes de Berlin, de Vienne, de Munich.

Préjean confie :

— J'ai fait deux guerres !

Et cette déclaration, mieux que n'importe quel bavardage, exprime assez qu'il a le courage de ses décisions.

— Et vous, Danielle, qu'allez-vous chercher là-bas ?

Elle répond cependant :

A la question directe, les yeux de Danielle Darrieux se sont un peu voilés.

— Je vais assister à la première de mon film *Premier rendez-vous*.

Mais déjà, le départ est sur toutes les lèvres. Les artistes, derrière les vitres, font « au revoir » à Paris.

Des paysages d'Ile de France défilent, harmonieux, musicaux, entre les barres de mesure des poteaux télégraphiques.

Dans le wagon-lit, chacun s'installe. Le Dr Diedrich, mentor amène, veille à ce que chacun ait un home confortable. Nous avons tous l'air de pèlerins un peu nonchalants en partance vers des lieux favorables.

Viviane Romance fait couchette avec Suzy Delair, cependant qu'Albert Préjean et René Dary s'efforcent d'équilibrer, entre la mince pellicule de leur cabine, un nombre impressionnant de malles et de valises ; finalement, une partie de ces bagages demeure dans le couloir. Le scénariste André Legrand fait chambre avec moi, et René Dary dit en nous rendant visite :

— Le coin des poètes !

Un coin de poètes qui n'aura pour nuées bientôt que les fumées des cigarettes, car nous offrirons l'hospitalité à Préjean, à René Dary, à Junie Astor, à Viviane Romance, pour une belote très parisienne et sans fin recommencée comme la trame du métier de Pénélope.

Photo R. Richebé.

# LE CINÉMA

## au service de la famille



Dans notre dernier numéro, M. Parker suggérait l'idée de tourner un film d'après « Première Cordée »... Quoi de plus vivifiant et de plus sain, en effet, que l'atmosphère de la montagne ?

DANS nos précédents numéros, notre collaboratrice a relevé les impressions de M. André Paulvé, producteur de films, et de M. Daniel Parker, secrétaire général de la Confédération générale des familles. Elle continue ses enquêtes par l'interview de M. Marcel L'Herbier, metteur en scène, président de l'Association des auteurs de films, et de M. Raoul Ploquin, directeur responsable de l'industrie cinématographique.

Nos questions trouvent M. Marcel L'Herbier non préparé à y répondre, mais pas hostile.

— Je n'ai pas réfléchi particulièrement à ce grave problème, dit-il. C'est un fait assez nouveau d'associer l'idée de famille et celle de cinéma, mais je vois mal, sous prétexte de servir

l'idéal familial, une série de films de propagande traitant de la question. Je déteste la propagande pour la propagande. Une œuvre doit être le jaillissement spontané d'un sentiment, d'une idée ; par conséquent une création, quelle qu'elle soit, ne peut pas servir une idée imposée ; il ne peut pas y avoir un cinéma né sur un mot d'ordre. Par contre, je conçois fort bien qu'un auteur de film, justement attiré de la grandeur de l'idéal familial, développe une idée qui lui est chère et qu'il connaît parti-

culièrement bien. Dans ce domaine, plus peut-être que dans aucun autre, la propagande doit être invisible, elle doit se dégager elle-même d'images qui ont été conçues pour servir une idée choisie et non une idée imposée.

On sait que le Comité d'organisation de l'industrie cinématographique a pris la responsabilité de la campagne de presse en faveur du cinéma et de la famille, ainsi que celle du concours ouvert aux producteurs de films français. Il nous a donc paru indispensable de clôturer notre série d'interviews par celle de M. Raoul Ploquin qui en est le directeur responsable.

M. Raoul Ploquin parle d'abondance ; il connaît fort bien la question du cinéma et de la famille et s'y intéresse personnellement.

— Je me réjouis profondément, dit-il, de l'initiative prise par le Secrétariat d'Etat à la Santé et à la Famille, associant le cinéma à la vaste campagne qu'il entreprend sur tout le territoire. Combien je suis heureux de constater que les Pouvoirs publics ont enfin compris quel immense et puissant moyen de diffusion représente le cinéma.

« Grâce à la création de ce prix important de 250.000 francs, décerné au film de long métrage servant le mieux les intérêts de la famille française, j'espère que non seulement un film réussi nous apportera son aide efficace, mais aussi que les producteurs auront là un excellent stimulant pour les orienter vers des sujets cinématographiques moins artificiels, plus humains que ceux auxquels, malgré tous les avis réitérés du C.O.I.C., ils semblent ne pouvoir s'évader.

« Le cinéma est l'art de représenter la vie. Malheureusement, la plupart de nos producteurs n'ont pas encore compris le rôle important qu'ils ont à jouer dans le domaine national et social. Je souhaite que ce concours d'un grand film réalisé en faveur de la famille les rappelle à la réalité.

ARLETTE JAZARIN.

Le cinéma français ne devrait manquer ni de jeunesse, ni d'entrain. Ce sympathique trio des « Jours heureux » n'en est-il pas une preuve ?



Photo R. Richebé.

## LA NUIT DU CINÉMA a rapporté 500.000 fr. au Secours National

### MARIKA ROKK A PARIS

Il y a environ une semaine, nous rencontrons chez le docteur Goebbels, à Berlin, une jeune blonde, ravissante, aux grands yeux de myosotis qui n'était autre que la délicieuse



Photo Nick de Morgoli.

Marika Rokk. Cette nuit-là nous avions en la bonne fortune de voir en sa compagnie un film en couleurs intitulé : « Les Femmes sont les meilleures diplomates ». A l'issue de cette présentation où Marika Rokk se montrait légère, riante et fastueuse-

ment belle, la vedette nous confiait qu'elle ne connaissait pas encore Paris, mais que ce serait avec un plaisir, une joie qu'elle nous rendrait un jour prochain notre visite.

Marika Rokk est sans doute la femme des décisions promptes car elle débarquait jeudi en compagnie de son mari le metteur en scène Jacoby, à la gare de l'Est.

Tout charme, tout sourire, ses yeux avaient l'air de nous dire :  
— Vous voyez, j'ai tenu ma parole.

En effet, Marika Rokk avait profité des vacances de Pâques pour découvrir notre capitale. A la manière dont les Parisiens l'ont accueillie, elle ne doit plus avoir aucun doute sur ce que nous lui avions dit à Berlin : « Vous êtes chez nous très populaire ! »

Marika Rokk, à son grand regret qu'elle nous exprime en un français tourmenté mais chantant, ne sera parmi nous que trois jours. C'est peu, mais elle nous a confié :

— Maintenant que je connais Paris, oh ! sûrement, j'y reviendrai très souvent.

Descendue dans un grand hôtel du quartier des Champs-Élysées, elle a été aussitôt entourée par les journalistes et leur a répondu avec une bonne grâce que chacun a trouvée irrésistible.

Une réception a été organisée en son honneur le lendemain et tout Paris l'a fêtée.

La nuit du spectacle, devrais-je dire, car il n'y eut que peu de stars de nos écrans.

Les Parisiens furent tous au rendez-vous.

La soirée, qui ne fut peut-être pas réussie en tous points, eut quand même son cachet. Et quel cachet ? Un demi-million qui fut versé aux œuvres sociales du cinéma, au Secours National et au Comité d'assistance aux prisonniers de guerre.

Le programme, qui comprenait entre autres, les vedettes du cinéma, qui furent peut-être peu nombreuses, permit d'applaudir les meilleurs numéros du music-hall, de la radio et de la scène.

Raimu, Berval, Charpin, Maupi et Robert Vattier vinrent, avé l'assent, nous conter quelques histoires marseillaises authentiques.



Ph. N. de Morgoli.

Puis Tino Rossi.

Puis Mistinguett, toujours aussi jeune, fit entendre son tour de chant où elle se trouve inimitable. Raymond Legrand et son orchestre mirent de l'entrain dans cette salle en joie.

Et ce fut celui que l'on n'avait pas vu depuis près de quatre ans, Fernandel fit de nouveau son tour de chant devant son public. Répertoire copieux, au cours duquel il chanta trois chansons nouvelles.

Présentée par Julien et Francine Bessy, sur un texte de Maurice Bessy, ce fut le Parade des Vedettes.

Puis, ce fut le film de Sacha Guitry : « La Loi du 21 juin 1907 ». Là, encore, il avait mis le meilleur de lui-même. Ce chef-d'œuvre d'humour fut très goûté par les connaisseurs car, Sacha Guitry, même en deux cents mètres de film, sait distraire et amuser son public. Il n'y avait vraiment que lui pour trouver une idée aussi originale.

### Le Coin du Figurant

Cette semaine, au Studio Fran-  
coeur, Dernier Atout. Réal. : J.  
Becker. Régie : Alexandre-Essor.  
Au sujet de ce film, il a été  
commis une erreur dans le nu-  
méro du 27 mars : c'était Marc  
Maurette qu'il fallait lire et non  
Marcelle.

Epinay - Eclair. L'Homme qui  
joue avec le feu. Réal. : J. de  
Limur. Régie : Hérold - Industrie  
Cinématographique.  
Saint-Maurice. Romance à trois.  
Réal. : R. Richebé. Régie : Pillon  
et Turbaud.

On prépare :  
C. G. C. Le Voile bleu. Réal. :  
J. Stelli. Début de tournage,  
13 avril, à François-1<sup>er</sup>.

Consortium. La Femme perdue.  
Réal. : J. Choux. Début de tour-  
nage, 13 avril, aux Buttes-Chau-  
mont.

Moulins d'Or. Les Affaires sont  
les affaires. Réalisation : 8 juin,  
par Jean Dréville. Directeur de  
prod. : Pingrin.

Discina. Les Visiteurs du Soir.  
Ce film part autour du 20 avril  
pour le Midi. Régie : Sabas.

Femme de bonne volonté. Réal. :  
M. Gleize. Il se peut que cette  
production entre en studio cette  
semaine.

Céleste Mogador. Pontcarral et  
Grand Prix de Rome, sont tou-  
jours les trois réalisations envi-  
sagées par Pathé.

Huit hommes dans un château  
et Madame et le Mort sont les  
deux prochains films de Sirius,  
40, rue François-1<sup>er</sup>.

S. N. E. G. Les Cadets de  
l'Océan ou Mousseux. Réalisation  
en zone libre. Inutile de se déran-  
ger.

L'Echotier de Semaine.

Tout jeune homme audacieux et vo-  
lontaire désire la part de ses chefs.  
Demain il peut être un chef, le chef  
d'une Famille, joyeuse et forte.

# LE GRAND CONCOURS DE L'ŒUF DE PAQUES DE LA FAMILLE FRANÇAISE

Nous voici donc arrivés, mes chers  
amis, à la veille du grand gala qui doit  
clôturer brillamment le concours de  
« L'Œuf de Pâques de la Famille fran-  
çaise » organisé par Radio-Paris, Ciné-  
Mondial et le Film Complet.

Le jury, qui s'est réuni vendredi der-  
nier, eut fort à faire pour départager  
les meilleurs réponses ; quelques-unes  
exprimaient de très beaux sentiments,  
mais étaient difficilement adaptables à  
l'écran ; par contre, d'autres, qui au-  
raient fait le sujet d'un bon scénario,  
n'avaient qu'un très lointain rapport  
avec l'idée qui dominait notre concours :  
la Famille.

Voici les noms des six grandes vedet-  
tes qui ont parlé au micro de Radio-  
Paris et dont vous deviez lever l'onymat :

Dans la première série, Madeleine  
Renaud, qui exaltait la Famille et prin-  
cipalement les mères, portait des lu-  
nettes sur la photo qui a paru dans  
Ciné-Mondial du 14 mars dernier.

La voix gamine de la jeune fille  
était celle de la toute charmante Louise  
Carletti, dont les cheveux étaient de-  
venus platine sous le pinceau adroit  
de notre metteur en page. Le père de  
famille de ce même numéro de Ciné-  
Mondial, représenté sous les traits d'un  
monsieur barbu et monocorne, n'était  
autre que le sympathique sociétaire de  
la Comédie-Française, Fernand Ledoux.

Dans la seconde série et dans le nu-  
méro de Ciné-Mondial du 20 mars, le  
jeune homme qui, affublé d'une cas-  
quette et d'un lorgnon, vantait au mi-  
cro les joies du mariage, possédait au  
naturel les traits beaucoup plus ave-

nants du jeune premier Georges Grey.  
Quant au bon grand-père qui fit le  
panégyrique des ancêtres de notre  
pays, ce n'était que le sympathique et  
populaire Pierre Larquey de « L'em-  
preinte du Dieu », maquillé dans Ciné-  
Mondial sous l'aspect d'un vieux loup  
de mer. La vedette dont l'anonymat a  
été le plus difficile à lever, et pour  
cause, était... Marcelle Géniat ; en ef-  
fet, beaucoup moins de concurrents  
n'ont pu reconnaître sous les traits de  
la vamp aux cheveux d'ébène la suave  
centenaire Mamouret du film « Le bri-  
seur de chaînes ».

Voici donc la liste des principaux  
gagnants :



Jean Tissier, qu'on applau-  
dira au gala du 12 avril.

#### CATEGORIE A - (MERES DE FAMILLE)

Le premier prix de 5.000 francs a  
été attribué à Mme Dany Gérard, 4, rue  
Ampère (17<sup>e</sup>).

Le 2<sup>e</sup> prix de 1.000 francs a été  
attribué à Mme Renée Goussot, 7, rue  
Manin (19<sup>e</sup>).

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> prix de 500 francs ont  
été attribués à Mmes Renée Dubois, 4,  
rue du Fort, Malakoff ; Marcelle Brun,  
45, rue de Nogent, Fontenay-sous-Bois  
(Seine).

#### CATEGORIE B - (JEUNES GENS)

Le premier prix de 5.000 francs a  
été attribué à Mlle Lucienne Forest,  
6, rue de l'Union, Asnières.

Le 2<sup>e</sup> prix de 1.000 francs a été  
attribué à Lucie Famin, 34, rue des  
Longs-Prés, Boulogne-sur-Seine.

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> prix ont été attribués à  
André Marion, 29, rue du Louvre, Paris ;  
Jeanine Saiclette, 333, boulevard Sten-  
Denis, Courbevoie.

#### CATEGORIE C - (ENFANTS) - AGE MAXIMUM 15 ANS

Le premier prix de 5.000 francs a été  
attribué à Mlle Anne-Marie Mercier,  
84, avenue du Roule, Neuilly.

Le 2<sup>e</sup> prix de 1.000 francs a été  
attribué à Yvonne Rossinelli, Villa  
Neuchatel, Saint-Lunaire (Ille-et-Vil.).

Les 3<sup>e</sup> et 4<sup>e</sup> prix ont été attribués à  
Denise Arnould, 4, passage Cochu, Noi-  
sy-le-Sec ; Jeanine Becq, 15, rue du  
Delta, Paris.

Nous regrettons de ne pouvoir donner  
aujourd'hui la liste complète des gan-  
gnants ; le peu de place dont nous dis-  
posons nous oblige à ajourner cette  
communication, que nous ferons repa-  
raître dans notre prochain numéro.  
Mais que les gagnants se rassurent, ils  
recevront directement le prix corres-  
pondant à leur réponse.

Quant aux gagnants que nous venons  
de citer ci-dessus, leurs prix leur se-  
ront remis au cours du grand gala qui  
aura lieu au théâtre des Champs-Ély-  
sées, après-demain, 12 avril, à 15 h.  
précises. Au cours de cette manifesta-  
tion artistique, consacrée à la gloire de  
la Famille française et placée sous la  
présidence de M. Georges Lamirand,  
secrétaire général à la Jeunesse ; Mme  
Jeanne Corpet, conseiller départemental  
de la Seine ; M. Louis Galey, chef du  
Service d'Etat du cinéma à la Vice-  
Présidence du Conseil ; M. Raoul Plo-  
quin, directeur responsable du Comité  
d'organisation de l'industrie cinémati-  
graphique, ainsi que tous les autres  
membres qui composaient le jury, vous  
aurez le plaisir d'entendre et d'applau-  
dir les plus grandes vedettes de l'écran  
et de la scène, telles que : Le Chan-  
teur sans Nom, Suzy Delair, la petite  
Monique Dubois, Georges Grey, Mona  
Goya, Jimmy Gaillard, Monique Rol-  
land, Annie Rozane ; Jean Tissier dans  
un sketch de Mlle Françoise Holbane ;  
Didier Daix et Henri Coutet et les  
excellents orchestres de Victor Pascal,  
Raymond Legrand, ainsi que le Septuor  
de Michel Warlop.

La présentation de ce spectacle sera  
faite par M. Jean-Charles Reynaud, di-  
recteur du Cine-Club de France ; Anne  
Mayen et Jacques Dutal, dont les voix  
sont bien connues des auditeurs de  
Radio-Paris.

Nul doute, amis lecteurs, que vous  
viendrez très nombreux assister à cette  
grande fête de la Famille. Pour ceux  
qui n'ont pas pu se procurer le bon

leur permettant de retirer la carte d'in-  
vitation, nous en publions ci-contre un  
nouveau.

Nous vous rappelons que ces cartes  
peuvent être retirées soit au théâtre des  
Champs-Élysées, 15, avenue Montaigne,  
soit à Ciné-Mondial, 55, Champs-Ély-  
sées, soit au Film Complet, 43, rue de  
Dunkerque.



La maternité est pour le père de la  
femme une de ces choses simple, fer-  
tile, naturelle, inépuisable, comme  
celles qui font les éléments de la vie.  
BALZAC.

**BON** A découper pour  
pouvoir retirer la  
CARTE D'INVITATION  
du Gala du 12 Avril.

**MONICO**  
LE CABARET GAI DE TOUJOURS  
CUISINE ET VINS RÉPUTÉS - CHAMPAGNE et  
SPECTACLE DE QUALITÉ  
66, Rue Pigalle Tél. 57-26  
OUVERT TOUTE LA NUIT

**Ciné-**



**NOTRE GRAND CONCOURS**  
**50.000 francs**  
**de prix**

# **mondial**

**TOUS**  
**LES VENDREDIS**

N° 33 - 10 Avril 1942  
N° d'autorisation : 22

**4<sup>F</sup>**



**Gustav Frohlich que nous**  
**verrons bientôt dans *Trafic***  
**au large.**  
*Photo A.C.E. U.F.A.*